

## Un témoin souriant

Je suis le fils de Blanche Leglise, ma mère, et de Modeste Paleure, mon père. Mes parents ont jugé bon de m'attribuer le prénom de Roger. Comme second prénom, d'ailleurs vite oublié de tous, ils ont choisi Fortuné, en souvenir d'un oncle quelque peu mythique puisque personne autour de moi ne semble l'avoir connu. Mais sa réputation le donne pour un homme riche qui aurait mené une vie oisive et désordonnée. Etait-ce là l'ambition de mes parents à mon égard ? J'ai néanmoins traîné et supporté jusqu'à maintenant ce nom de Roger Paleure (j'insiste sur le « e » final que parfois je prononce é mais ça n'arrange rien), comme l'on traîne un rhume ou supporte une infortune, c'est-à-dire mal. Oserais-je dire qu'à cause de ce nom ma vie jusque-là fut terne ? J'ose et personne ne s'en étonnera.

Pour comble, ma mère, Blanche, est teinturière et mon père horloger. J'ai toujours eu horreur des sports d'hiver (la neige infiniment blanche) et de la crème chantilly qu'aucune vraie couleur ne vient troubler. Les pendules en tous genres – balanciers, coucous, tic-tac et autres métronomes – me donnent la chair de poule : le temps pour moi doit être silencieux.

Vous imaginez bien qu'avec ce nom – Roger Paleure – je ne pouvais être que d'une ponctualité scrupuleuse. J'ai toujours vécu avec cette phrase paternelle inscrite en moi : « Avant l'heure, c'est pas l'heure ; après l'heure, c'est plus l'heure. » Que malgré moi, je prolongeais par : « Alors, c'est quand l'heure ? – A l'heure, pardi ! »

Quel cauchemar !

Vous ne serez pas surpris, non plus, si je vous dis mon trouble et ma colère chaque fois que quelqu'un me disait : « Tiens, tu n'as pas bonne mine aujourd'hui ! » De même, comment expliquer à celui qui me demandait dans la rue : « Vous n'avez pas l'heure par hasard ? » que Paleure, j'étais, et pas par hasard.

Avec tout cela, il ne me restait plus qu'une seule chose à faire : voir un psychanalyste – ce que je fis.

Il me donna rendez-vous à huit heures vingt, non loin du métro Blanche. (Tiens ?) À huit heures vingt, je sonnai donc chez le docteur Sévère Jérémie Laconique. Il y a quelques années de cela.

Lorsque j'entrai la première fois dans son bureau, je vis simplement qu'il n'avait ni horloge bressane, ni coucou tyrolien, ce qui me rassura grandement. J'avais noté aussi que les fauteuils vaguement roses étaient assortis à un divan qui paraissait confortable bien qu'un peu étroit. Une jeune plante verte avait également attiré mon regard inquiet. Ultérieurement, j'eus tout le temps de faire l'inventaire de ses emblèmes et de ses fétiches qui encombraient son bureau. Je sortis plutôt rassuré de ma première visite : le blanc semblait absent de ce lieu. De plus, je ne m'étais pas rendu compte de la durée de cette séance tant mes paroles peinaient à sortir de ma bouche. Toutes mes phrases, mais pouvait-on appeler ça des phrases, étaient entrecoupées de longs silence qu'aucune intervention de sa part ne venait combler. A ma grande surprise, j'en éprouvai un sentiment de soulagement.

Je ne vous raconterai pas mon analyse qui, parfois, s'ennuyait comme la Loire entre deux châteaux, et parfois se précipitait comme l'Alka Selzer au fond d'un verre d'eau tiède. Je ne savais pas toujours ce que je faisais là, ni si même j'y étais. La sensation de me répéter d'une séance à l'autre abolissait elle aussi la notion du temps et, parfois, je ne savais pas si j'étais à mon rendez-vous du mardi ou du vendredi. Cette molle confusion me réjouissait en fait car j'avais l'impression de faire la nique à mon père. Les rares paroles du Docteur, sa légère toux due au tabac dont l'odeur avait imprégné le divan et les fauteuils, ou le bruit qu'il faisait dans mon dos (que faisait-il ?), ne me gênaient pas. A vrai dire, je n'en tenais pas compte. Je crois qu'il m'arrivait d'oublier sa présence pour n'entendre que le « Bon ! » final qui me remettait sur mes pieds, donc dans la vie et m'obligeait à plonger la main dans ma poche pour en tirer quelques billets. Je les déposais sur un guéridon en me

demandant souvent ce qu'il allait en faire, lui qui ne les regardait ni ne les touchait devant moi.

Au fil de ces longues années, le docteur Laconique paraissait ignorer le temps. Il restait identique à lui-même mais le décor changeait subtilement : les livres se déplaçaient, certains tableaux disparaissaient tandis que d'autres surgissaient, et surtout LA PLANTE VERTE GRANDISSAIT. J'avais une certaine tendresse pour elle qui poussait tranquillement. Chaque fois que je m'en apercevais, j'étais étonné puisque je ne me connaissais aucun goût particulier pour la botanique ou l'agriculture. Au fond, pensais-je quelques fois, nous sommes trois personnes ici. Peut-être ces séances lui font-elles plus de bien qu'à moi. Tantôt aussi je me disais « moi aussi je pousse ici », ou encore « je suis comme elle, j'ai les pieds embourbés dans la terre noire, sans pouvoir bouger » (je rappelle que le divan était un peu étroit). Ai-je parlé de mon père, de ma mère, de « mon Œdipe », comme il se doit ? Sans doute, je ne sais plus, j'ai oublié aujourd'hui. Je ne me souviens que de mon doux ennui à l'image de ma vie, de ma demi- vie, devrais-je dire.

Ainsi passaient les mois, les années. Cette vie, pourtant, se colorait quelque peu. La crème sur les gâteaux ne me faisait plus fuir et souvent je la trouvais bonne. Il m'arrivait même d'être en retard ou très en avance à une séance, ce qui m'étonnait moi-même.

Mais, mon nom continuait à m'encombrer. Quand je me disais que celui de mon analyste n'était pas mal non plus, je n'en tirais aucune consolation. Son nom manifestement lui collait tout autant à la peau que le mien à la mienne. Autrement dit, je nous sentais liés par ces noms insensés, insensés de trop de sens.

...Et mon analyse continuait, à la petite semaine, à l'ombre bienveillante de cette plante. Chaque nouvelle année me gratifiait d'une pousse supplémentaire. J'avais fini par l'aimer cette plante verte, comme une patiente maîtresse dont il m'arrivait de murmurer, pour moi seul, son doux prénom exotique qui sentait bon les mers du sud et le fruit de la passion : Kentia.

Un jour, après avoir raconté un rêve, un de plus, et proposé quelques commentaires pour récompenser la patience du Docteur Laconique, ce dernier laissa tomber : « Vous vous êtes trompé de film ». Aussitôt me vint à l'esprit le mot *Helzapopin* !

Et je revis alors défiler quelques images de ce film qui m'avait tant fait rire. « Vous vous êtes trompé de film ! » en est une des répliques adressée à des indiens à cheval, perdus dans la prise de vue d'un autre film dont l'action se déroulait dans un café bien contemporain. Je revis surtout ce personnage en chapeau melon qui traversait l'écran à intervalles réguliers. À chaque apparition, non seulement il regardait les spectateurs en appelant « Mister John ? Mister John ?... », mais surtout, LA PLANTE VERTE, d'abord petite qu'il tenait dans ses bras, grandissait de plus en plus au point, à la fin, de devenir un arbre.

Brusquement alors, je m'assis sur le divan, regardai cette plante verte avec un oeil complice mais surpris tout de même qu'elle ne soit pas devenue un arbre et, malgré moi, j'éclatai de rire.

Le Docteur Laconique mit fin à la séance tout aussi sérieusement que les autres fois par son traditionnel « Bon ! ». Cette fois encore, je sortis mes billets préparés et bien pliés au fond de ma poche, je les posai avec soulagement sur le petit guéridon de l'entrée (ou de la sortie), prévu à cet effet. Et, sur le pas de la porte, je m'entendis lui dire, en lui serrant chaleureusement la main : « Je crois que nous en avons fini. Merci pour tout, Mister John ! »

Sa main resta molle dans la mienne. Je crois qu'il n'oubliera pas de si tôt mon rire, celui qui m'accompagna au long des trois étages que je n'eus plus besoin de remonter. Il était exactement dix sept heure quinze et, sur le trottoir, je souris à ma nouvelle amie en murmurant son prénom : Kentia.

À la fin de l'année, je crus bon pourtant de lui adresser mes vœux accompagnés d'un bonzaï.

Claude Spielmann

